

FENÊTRE D'ANGLE

Frédéric Jésus

*« Gazing at people, some hand in hand,
Just what I'm going through, they can't understand.
Some try to tell me thoughts they cannot defend.
Just what you want to be, you'll be in the end. »*
Moody Blues – *Night in white satin*

« *Quoi moi faire là ?* » : telle est la question, aux couleurs d'exil et d'impasse, que je me pose en vain plusieurs fois par jour, et presque autant la nuit. Et qui me conduit, en mode rebond, aux deux questions qui suivent : « *Pourquoi et depuis quand ?* ». Or, à ce sujet, « *moi moins savoir encore* ». De plus : personne avec qui parler vraiment de tout cela, dans une langue ou dans une autre. Ni donc pour éclairer l'absurdité de ma situation qui, d'aussi longue date qu'il m'en souviendra, se présente et se résume ainsi : je suis assis sur une chaise en bois paillé, quasiment du matin jusqu'au soir, et c'est comme si, en l'absence d'alternatives, j'étais collé à elle. Mais surtout, je suis assis devant une fenêtre sans rideau. Or, si j'ignore pourquoi ou si j'ai juste oublié à la suite de quoi je me trouve posté là tout autant que ce qui m'y a conduit et ce qui fait que j'y reste, je dois admettre qu'il ne s'agit pas de n'importe quelle fenêtre. Mais d'une haute et large fenêtre d'angle. Ce qui implique : pleins feux tombant du ciel le jour et montant des réverbères la nuit, et vue semi-panoramique en permanence assurée. Si bien que, loin de n'être que prostré, je suis gâté par le spectacle qui m'est offert, toujours le même, jamais le même. Je n'ai en pratique guère mieux à faire que d'observer toute la « sainte » journée par cette « satanée » fenêtre ce qui, deux étages plus bas, se passe au carrefour formé par le débouché de la sombre rue des Merisiers, à ma gauche, dans la large avenue des Lumières qui se déploie à ma droite. Ce carrefour, il me semble l'avoir toujours connu dans mon quartier. Mais « mon quartier », qu'est-ce à dire ? Je doute fort être né dans cette ville qui ne fleurit ni le cumin, ni le jasmin.

De l'autre côté du carrefour, à la diagonale de ma fenêtre, il y a un petit square assez miteux où se sont réfugiés en bosquet quelques bouleaux chétifs sur lesquels veillent deux ou trois magnolias. Le soir venu, il est fréquenté par des gamins qu'il me plaît de voir gambader et se chipoter. Je suis moi-même comme un enfant, le nez écrasé sur le carreau. Mais dans la totale ignorance, je le répète, de qui a décidé de me conduire ici et de m'y laisser seul après avoir refermé la porte à clef derrière lui. Ou derrière elle. Un homme, avec assez de persuasion ? Une femme, avec assez de séduction ? Je n'ai jamais eu l'audace, ni même l'idée, d'aller vérifier si la pièce est vraiment cadenassée. J'ai fini par me laisser captiver par le concentré de monde que j'ai sous les yeux. Aucun détail, de l'aurore au crépuscule, ne peut m'échapper si j'en décide ainsi. Pour autant que je décide de quoi que ce soit.

J'ai donc fini par me résigner au brouillard d'amnésie où s'est effacé le parcours qui m'a fait parvenir en ces lieux. Pour le reste, je ne me soucie ni ne m'occupe de la logistique du quotidien qui m'y a été attribué. Si peu me chaut désormais que les portes en soient ouvertes ou fermées, c'est que je suis devenu fenêtre. Et que cela suffit à ma curiosité.

« On » m'a donc installé dans ce studio – un studio d'angle, ça va de soi. C'est un espace triste et lumineux, un peu moins typé qu'une geôle. Mais penché sur la vie. La vie des autres. Qui se déroule tout en bas, sans moi. Ceci étant, je sens bien que ma propre vie a aussi droit de cité. Elle se ramasse ici, dans ces quelques mètres carrés propres et minables. « On » pourrait presque croire, ou plutôt me faire croire, que j'y suis né. Le fait est que j'y ai été déposé, je l'ai dit, que j'y ai mûri, appris ce qu'il faut accepter comme ce qu'il faut refuser. Et, certes, j'accepte de longue date d'être assigné à ce domicile. Mais je refuse qu'on m'y tienne pour un infirme moteur. Fut-il cérébral.

C'est pourquoi je me prescris à l'aube, dès le réveil, quelques exigences de gymnastique. Après quoi je filtre mon café comme d'autres font leurs prières, et je m'active au coin cuisine. Je prépare mes modestes repas de la journée avec les denrées que m'apporte tous les deux ou trois jours, j'ignore pourquoi, avec un étiquette courrier, ma belle, douce et silencieuse voisine du premier étage.

Une autre personne, que j'identifie moins bien, passe presque chaque matin – c'est une femme en capeline grise la semaine, un homme en tenue de sport le week-end – pour vérifier que tout va comme il faut et pour s'occuper du reste. Y compris des suites à donner à ces quelques enveloppes à en-têtes administratives déposées par ma voisine, et que je n'ouvre jamais, mais dont les libellés m'informent vaguement sur mon identité et mon statut. Peu de mots sont échangés. Le tout ne leur prend que quelques minutes.

Mes besoins sont en effet minuscules. Légumes et grains suffisent à mon bien-être et à ma santé. Je me douche et me rase tous les deux jours. Je ne salis et n'use guère mes vêtements. Pas même les deux cravates club – l'une bleu marine, l'autre vert bouteille – dont je mets un absurde point d'honneur à me ficeler le cou chaque matin après le dentifrice.

L'important est ailleurs, là, sous mes yeux – et aussi, chaque fois que nécessaire, au fond des excellentes jumelles que j'ai découvertes dans un placard, oubliées là comme à mon intention. L'important, c'est le spectacle de ce carrefour débraillé, toujours en mouvement, ne rechignant jamais à s'activer en tous sens, fébrile du petit matin jusqu'au crépuscule, pantelant la nuit, finissant par laisser sur les pavés et les trottoirs des traces de sueur citadine qui jamais ne sèchent tout à fait. Et requérant de moi une double attention – vision d'angle oblige – à tout ce qui se passe, à tous les croisements, à toutes les menaces et promesses de collisions. Des êtres de tous âges et de toutes conditions s'y côtoient sans cesse, chacun trainant le fil de son histoire singulière le long de chaussées qu'ils s'efforcent de partager sans trop faire de nœuds. Je devine leurs errances et leurs certitudes. Je les accompagne et, parfois, les protège du regard, sans qu'ils le sachent. Et c'est pour moi un vrai labeur, chaque jour renouvelé, jamais vraiment le même, toujours un peu le même. Fondamentalement routinier, et donc usant, et qui mériterait peut-être salaire.

Après, quand je prends le temps d'y repenser, il y a une série de choses vraiment particulières que j'ai observées deux étages plus bas et qui ont su, l'une après l'autre, me bouleverser.

* * *

La première « chose particulière », la plus ancienne – j'étais bien jeune, alors, mais ceux qui durent être mes parents avaient déjà disparu derrière quelque frontière du monde – , ce fut le lent passage d'un convoi funéraire. Il venait lentement par la rue des Merisiers et commençait à tourner au coin de l'avenue des Lumières. La profusion des draperies tendues sur le corbillard et la longue grappe des proches qui le suivaient à pied lui donnaient la dimension d'un cortège. J'ignorais qu'il y eût un cimetière dans les environs. Du moins ne m'en étais-je pas soucié. Je m'intéressais surtout à ce cercueil de bois clair reposant sur son dais de soie noire frangée d'argent dans l'habitacle laqué de même et dont, depuis mon deuxième étage, j'apercevais l'émouvante et massive présence par les vitres latérales de la fourgonnette. A son passage, une rêverie m'a bientôt saisi. Les cheveux gris, majoritaires, qui suivaient la famille en partageant son recueillement indiquaient que c'était le corps usé d'un aïeul qu'on s'apprêtait ici à rendre à la terre. Un grand-père peut-être. Un grand-père sans doute. De la génération de ceux que je n'avais pas eu l'occasion de connaître, là-bas, autant que je l'aurais voulu. Un grand-père, donc, s'est éteint. Oui, mais pas le monde avec lui. Alors, après lui, d'où vient la lumière ? Au moment où il s'éteint, qui prend le relais ?

Ce « même instant »-là, me dis-je soudain, c'est peut-être celui d'un bébé en train de naître, ou qui vient juste de naître, de lancer son premier cri et de tendre déjà ses petits poings vers le monde alentour. L'incarnation d'une belle et bonne surprise pour tous les survivants ! Et pour moi aussi. Le mystère de la mort éclairait de la sorte celui de la vie, et réciproquement. Dès qu'un être s'en va, un autre vient le remplacer, rien de plus simple au fond. Tout enfermé que je fus devant ma fenêtre, comprimé entre l'infini du ciel et le mouvement perpétuel des trottoirs, je me sentis joliment exalté par cette promesse de réincarnation. J'étais partie prenante moi aussi de ce cycle-là, futur vieillard, ancien bébé, apprenti cadavre résolu le moment venu à troquer son linceul pour des langes, ex-nourrisson chargé dès la naissance de mille mémoires pleines qu'il saura trainer jusqu'au tombeau en laissant derrière lui des traces du passage de la mille-et-unième.

C'était comme un rêve de papillon au sortir de la chrysalide. Ce matin radieux de funérailles avait extrait une révélation du fond du corbillard. Il l'avait déposée sur un banc, sous mes yeux, et le carrefour en était le témoin impavide. Mes yeux se décillèrent. Je calai un coussin sur ma chaise et j'ouvris tout grand les deux battants de la fenêtre. Le printemps léchait la ville. Les effluves envoutants des lilas et des glycines composaient pour le pire avec l'odeur rampante du diésel. Indifférent au passage en boucle du temps, je m'installais confortablement avec l'apaisante intention de le laisser couler depuis le caniveau jusqu'à l'océan pour qu'il me revienne en pluie par le ciel, et de ne rien faire pour qu'il en aille autrement.

* * *

La deuxième « chose particulière » survint plus tard, à la saison des rentrées scolaires. L'agitation du carrefour était toujours aussi notable, toujours aussi intermittente. Mais, matin et soir, y trottaient en surnombre des réquisitions de petites jambes. Accompagnées de près par de plus grandes.

Je remarquai ainsi plusieurs matins de suite, passant sous mon aplomb, une jeune femme un peu lourdaude, à l'élégance laborieuse, toujours pressée, et déguisée en mère de famille. Plus qu'elle ne les conduisait, elle trainait de chaque main ses deux enfants vers la proche école élémentaire de l'avenue des Lumières : un petit gars dans les huit ans et sa sœur dans les six. Ce faisant elle les

rabrouait sans cesse, si bien que la petite finissait inmanquablement par se révolter ou par chouiner. « *T'en veux une ?* », menaçait la mère en brandissant une main pleine de bagues. Le frère limitait l'expression de sa désapprobation aux séries de coups d'œil gênés que, deux doigts dans la bouche, il lançait de travers aux piétons qu'ils croisaient. La scène était pénible et, d'un matin à l'autre, elle devint récurrente. Et, le soir, ce n'était guère mieux. Le père passait dans l'autre sens, rapatriant sa ribambelle. Avec lui, nulle grosse main n'alpaguait les petites, nulle main n'était non plus levée. C'étaient les mots seuls qui frappaient les esprits, surtout ceux qu'il proférait sous sa fine moustache à l'encontre du fiston. « *Je vais t'apprendre la politesse, moi, petit con !* » était sa formule favorite. Quand bien même le fiston en question n'avait rien dit. Sa sœur, soulagée d'échapper aux éruccations paternelles, tournait la tête et faisait mine de s'intéresser aux vitrines des magasins.

Matin et soir, aux mêmes heures, je voyais et j'entendais tout cela. Les cartables scolaires et les mœurs parentales semblaient bien lourds pour les petites épaules. Les arbres commençaient à perdre leurs feuilles. Ainsi, après la révélation de l'immortalité, venait celle de la cruauté banalisée. Après le printemps, l'automne. A force d'ouvrir la fenêtre sur ce triste spectacle et de me résoudre à lâchement la refermer, me vint comme malgré moi l'idée de « faire quelque chose » – ce qui n'était pas mon habitude. Car chaque matin et chaque soir, ces deux parents qui voulaient s'afficher exemplaires en matière d'autorité éducative inventaient de nouveaux sévices mentaux pour en dispenser, bravaches, les preuves publiques. Ils étaient, en la matière, de vrais artistes ! Et leurs enfants de vrais blocs de complaisance et de soumission. Mais nul badaud, croisant ou dépassant cette anodine famille, ne s'avisait de protester des débordements qu'elle exhibait. D'abord peiné, j'étais maintenant outré.

En très modeste avatar de James Stewart immobilisé par un plâtre jambier derrière sa « *Fenêtre sur cour* », je me saisis alors d'un vieil appareil polaroid *Instax-mini* miraculeusement déniché, avec un rouleau de pellicule vierge, dans le placard qui m'avait déjà offert ma paire de jumelles. Trois jours de suite, je planque aux heures de rentrée et de sortie des classes et je multiplie les clichés. Croisée entrebâillée, je note aussi les vociférations des parents et les réactions des enfants, avec les dates et les heures. Le dossier ainsi constitué s'enrichit d'une lettre récapitulative et de dénonciation, signée « *un citoyen* », sans plus de détail – et de fait, malgré ma mise à l'écart du monde, citoyen j'estime être en l'occurrence.

Le tout, glissé dans une enveloppe affranchie destinée à qui de droit dans les bureaux officiels, fut confié à ma voisine qui, non sans lever un sourcil tant j'é mets moi-même bien peu de courrier, se chargea sans mot dire de son expédition. Je ne souhaitais pas charger l'« autre personne », plus intrusive, d'une telle mission.

Je doutais fort que ma lettre pût produire le moindre effet. Les rares lettres que j'avais de temps à autres rédigées à mon sujet, pour tenter d'éclairer et débloquer ma situation, n'en avaient jamais eu le moindre. Pourtant la semaine suivante, à mon assez grande surprise, quelque chose se passa. Je vis un beau matin deux quidams en civil, tous deux vêtus d'un imperméable couleur muraille, se poster sur le trottoir, avec à la main ce qui semblait de loin être mes photos. A l'approche du trio familial, ils s'avancèrent : l'un vers la mère, pour la prendre à part ; l'autre vers les deux enfants, pour les rassurer et les questionner. Quelques mètres et minutes plus tard, on se sépara à peu près en bons termes, mais la femme décocha derrière son épaule puis vers ses gosses deux salves de regards

furibards. Le soir, la même scène se reproduisit avec le père qui se fit un devoir de prestance, quelques pas plus loin, de la conclure en maugréant entre ses dents et sus sa moustache une bordée d'insultes silencieuses à l'intention des deux fonctionnaires et de leurs imperméables.

Je fus tout d'abord admiratif de ces admonestations à ciel ouvert et, plus encore, de leurs premières conséquences. Les quelques jours qui suivirent, mère et père se montrèrent plus calmes dans leurs gestes, pondérés dans leurs propos. Leurs attitudes ne suaient pas de tendresse pour autant mais, au moins, les apparences étaient sauves. Ce que voyant les enfants, désarçonnés par ces changements soudains de comportements et de vocabulaire, présumèrent sans doute une quelconque capitulation de l'adversité parentale. Ils en profitèrent en effet – toujours ça de gagné ! – pour commettre dans la rue, aux yeux de tous, un nombre vertigineux de pitreries, d'espiègleries et de menues sottises. Ce qui fit mécaniquement redémarrer la mécanique des engueulades et des menaces – non pas « de plus belle », comme on dit souvent, mais en réalité « de plus moche » – qui me remontèrent du trottoir avec les odeurs toujours plus puantes du diesel. Découragé autant que dégouté, je décidai alors, pour un temps, de ne plus voir, ne plus entendre, ne plus respirer ce qui venait du carrefour et je fermai la fenêtre toute la journée, ne continuant à l'entrouvrir que la nuit venue, quand j'allais me coucher. Disponible pour une troisième « chose particulière » dont, sans plus d'espoir que d'impatience, j'attendis la survenue.

* * *

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi sans que rien ne se passe, les écoles fermèrent, et ce fut le début de l'été.

Remontant l'avenue des Lumières sous un soleil rasant de fin d'après-midi, une petite foule de beaux jeunes gens, parsemée de quelques-uns un peu moins beaux mais tout aussi jeunes, défile en chantant des slogans et en moulinant l'air de leurs pancartes. J'entends et je lis, et chacun au carrefour peut entendre et lire comme moi, qu'ils ne parlent de rien d'autre – excusez-les du peu ! – que de « vie » et de « liberté ». Ils y ajoutent, pour faire le lien et montrer la voie, la « solidarité ». Ils affirment que toutes trois sont menacées comme jamais – par quoi, je l'ignore et je me promets de me renseigner. Ils disent bien fort qu'il ne faut ni laisser faire, ni se laisser faire. Ils sont l'image de la santé, de l'énergie, de la détermination. Et chacun au carrefour, du plus profond de lui, les approuve, partage leur inquiétude. Chacun au carrefour éprouve et sait que, au fil de l'histoire comme de la routine quotidienne, la vie, la liberté et la solidarité ne sont jamais garanties parce qu'il en va et en plait ainsi à la société des hommes depuis la nuit des temps. Chacun au carrefour se dit que cela va même en s'aggravant, que le grand laboratoire des guerres ne cesse jamais de fourbir ses éprouvettes, que l'humanité épuise la planète qui la loge et se fait plus suicidaire que jamais. Etc. Chacun au carrefour rumine ces constats d'évidence en attendant son bus...

Et c'est par fatalisme plus que par adhésion que, avec un petit sourire et parfois un geste discret de la main, on s'écarte pour laisser passer cette jeunesse alerte qui veut alerter ses aînés. Mais ce que personne n'a remarqué – et moi non plus, tout accaparé par cette étonnante éruption – , c'est la présence, tapie à l'ombre des épaisses canopées de la rue des Merisiers devant une escouade d'estafettes, de ces deux brigades de gendarmes mobiles, silencieuses, attentives, gainées de cuir et casquées, qui se sont déployées en quatre rangées transversales à la chaussée. Quand elles avancent

enfin et entrent en scène sur le carrefour, le projecteur du soleil semble pivoter, se détourner de la jeunesse en ébullition et concentrer ses feux sur les « forces de l'ordre ».

Le drame annoncé n'a plus qu'à se déployer. Comme au balcon, j'en suis le spectateur privilégié, et il se déploie. Les gendarmes prétendent interrompre et dissoudre le défilé. Les jeunes prétendent exactement le contraire. Le ton monte. Les jeunes poussent et crient. Les gendarmes poussent et frappent. Une violence injuste, inutile, absurde s'abat sur les cuisses, les dos, les épaules, les crânes de ceux qui veulent dénoncer dans l'intérêt de tous, y compris des gendarmes eux-mêmes, ce climat de peur et de désolation qui gagne le monde et dont ils estiment ne pas être les premiers responsables. Bien qu'un peu moins jeune, je n'en suis pas responsable non plus. Mais c'est à l'abri, sauf des gaz lacrymogènes, que je vois le carnage, à peine tempéré par quelques contre-attaques et échauffourées de principe désespérément menées par de petits groupes d'activistes aux visages striés de sang. Et à l'abri toujours que je vois sa conclusion attendue : une série d'interpellations virilement c'est-à-dire brutalement menées, ultimes matraquages à l'appui, suivies de l'embarquement dans des estafettes bleu nuit venues rejoindre les premières dans le clair-obscur de la rue des Merisiers.

Oui, c'était par une belle soirée du début de l'été. Les passants et autres chalands s'étaient plus ou moins attroupés et prudemment approchés pour observer la scène, sans rien dire et sans bouger. Il suffit d'une poignée de gardes mobiles pour les sommer de se disperser et c'est ce qu'ils firent. Comme surgis de la lointaine mémoire de mon pays natal, des acouphènes de bêlements me parvinrent un instant à l'esprit. Mais déjà, et en peu de temps, le carrefour avait repris son allure et son rythme habituels, ceux de l'ennui et de la conformité. J'étais désespéré. « *Well now, what can a poor boy do ?* », avais-je entendu Jagger demander dans *Street fighting man* comme pour annoncer ou excuser son désengagement. *Well now*, moi aussi j'étais là et bien là, au propre et au calme, instruit de tout, résolu ou condamné – je ne sais – à ne rien faire, pleurnichant en vain sur mon impuissance devant les moqueries des hommes. Leur brutalité autant que leur passivité. Leur détermination à détruire, leur renoncement à réparer.

* * *

Plongé dans une lourde et stérile dépression, je ne vis pas même s'approcher la quatrième « chose particulière ». Cette fois-ci, ce n'était pas vraiment une chose – un corbillard, une main diamantée, une matraque, que sais-je encore. Plutôt une atmosphère. Une mauvaise brume surgie de « mon » carrefour et rampant sur tous les trottoirs de la ville, corrompant toutes les vitrines, gagnant toutes les portes cochères. Dans la période qui suivit la manifestation juvénile durement dispersée, je m'étais à ce point résolu à me tenir à l'écart et à l'abri de tout que, par une sorte de renversement de culpabilité, plus rien n'échappait désormais à ma sinistre et douloureuse vigilance. Pire encore : tout devenait violence à mes yeux. Et le restait.

Et le reste aujourd'hui encore. Alors, de nouveau : « *quoi moi faire là ?* ». Je me vois observer le monde avec acuité, certes de haut, mais sans jamais pouvoir infléchir la moindre de ses embardées. Et moins encore ses classiques redondances. Chaque matin, je me déssole au lancinant spectacle de ces cohortes de piétons moroses qui s'en vont, d'un pas lourd, s'abrutir de fatigue et d'ennui au fond de leurs ateliers, de leurs bureaux, de tous les décors que leur inflige la nécessité du gagne-pain. Peu

nombreux – il en existe néanmoins – sont les enthousiastes, les frétilants, les inspirés, ceux qui passent avec des fleurs dans les yeux. Mais c'est vêtue de sombre, échouant même en sortie de printemps à conjurer les humeurs de l'hiver, que s'avance l'armée des pathétiques. Ses bataillons vont se répartir entre les différents arrêts de bus. Arrivés là, ceux qui s'engouffrent par la porte avant n'ont pas un regard pour ceux qui s'extirpent par la porte arrière, et nul ne s'intéresse au chauffeur, bien peu le saluent. La plupart de ces fantassins de la routine s'avèrent tristes et pressés, comme en pilotage automatique, à peine conscients de ce qui les attriste et les oppresse. Serait-ce d'eux qu'il s'agit quand on parle aujourd'hui d'une « intelligence » réduite aux artifices ?

Je vois monter vers moi toute la violence que leur inflige, sans faire de bruit ni laisser de traces, leur quotidien amorphe. Cette violence est pire que celle, par exemple, des dénonciateurs anonymes qui ne font au total qu'aggraver celle faite aux enfants quand ils aspirent à les en protéger. Pire que celle des maréchaussées de tous poils qui traquent et matraquent les dernières indignations de leurs propres rejetons et leur indiquent la voie des premières résignations, celles où très vite on se bouscule.

Bien sûr, il y a plus brutal encore. Mais ce n'est pas sous mes yeux que se déroulent ces guerres qui gagnent le monde encore et encore, avec leurs bombes et leurs gravats, leurs agonisants sous les décombres, leurs marchands d'armes qui s'engraissent et en redemandent, leurs journalistes qui, au choix, meurent sous les tirs des *snipers* ou se prostituent dans les bras des mensonges officiels.

Pourtant, je persiste à prêter une attention parallèle à cette autre forme de brutalité, sournoise et dirimante, qui s'offre à mon inopérante contemplation. « *Quoi moi faire là ?* » quand défilent sous mes yeux ces cohortes de citoyens qui finissent par ressembler à des prisonniers de guerre. Et parmi eux – je les reconnais à leurs visages plus foncés que les autres – ces malheureux immigrés aux dents blanches, mes frères et sœurs, qui rôdent en grelottant trop souvent, en quête de la pitance et des papiers qu'on leur refuse sans refuser pour autant de les assigner aux tâches les plus indignes que requiert la cité.

Au début de cette amère période, je fis à plusieurs reprises un rêve où se présentaient au carrefour d'un côté une armée en partance, bravache, et de l'autre une armée de retour, défaite.

* * *

J'en étais là de mes méditations labyrinthiques lorsque se manifesta la cinquième « chose particulière », déployée en quatre séquences saisonnières.

Par un matin brumeux, je me lève tôt, pas si tôt, disons vers les sept heures. La pénombre rôde encore un peu, mais elle tire déjà sa révérence. Je me prépare comme d'habitude un grand bol de thé vert bien brûlant. Après quoi, comme d'habitude aussi, je gagne la fenêtre et m'installe sur ma chaise. Un vent sans émoi balaye, en chatouillant la peau moite des trottoirs, les feuilles que l'automne sans pitié arrache aux arbres. Mais soudain le thé se bloque dans ma gorge : le carrefour où devraient se faufiler, dès cette heure, de premières colonnes de fourmis humaines est aussi glabre qu'un rocher à marée basse. Aussi désert et angoissant que par une nuit islandaise de la fin juin. Nul véhicule non plus n'y circule. Mes yeux s'écarquillent assez pour déceler cependant la

présence d'un homme, et d'un seul, qui attend docilement, absurdement, que le feu vire au rouge pour traverser l'avenue des Lumières sur les bandes blanches du passage piéton. Il me semble qu'il tient un chat roux dans ses bras, comme pour insinuer que l'expression « il n'y a pas un chat » ne saurait ici tout à fait s'appliquer. Je saisis mes jumelles après avoir tenté une nouvelle gorgée de thé, mais cela ne fait que redoubler mon anxiété : le visage agrandi que je découvre en faisant le point sur l'homme en question n'est autre que le mien, celui dont je rase les joues tous les deux jours au fond du miroir. La vieille question « *Quoi moi faire là ?* » me revient mais traîtresse, autrement configurée. Refusant la tentation de la panique, je parviens à me convaincre qu'une fois de plus je viens ou suis en train de faire un mauvais rêve de papillon, et je retourne me coucher.

Après quoi l'évènement se reproduit trois fois de suite, à rebours des saisons mais comme au long d'une interminable journée. Je me vois franchir l'avenue, silencieuse et vide en plein été, en plein midi, en pleine canicule. Privé d'ombre, je tiens tout contre moi un petit aquarium où frétille une dizaine de poissons multicolores. La fois suivante, le soir gagne le carrefour dépeuplé sous l'injonction de quelque récent confinement sanitaire et qui exhale, par la fenêtre que j'entrouvre pour le vérifier, des senteurs de jasmin printanier : j'y figure tenant un chimpanzé en laisse. Et il y a un dernier épisode, nocturne, où la neige tombant en lourds flocons dans le cône des réverbères s'affaire à gommer les trottoirs et où je me vois explorer l'accès à la chaussée, tenant par la main un enfant qui n'est autre que moi-même, adulte en miniature : nous prenons tous deux bien garde, en riant, à ne pas glisser.

La série des visions, ou des rêves, s'arrête là mais j'en ressors – qui ne le serait ? – passablement tourneboulé. Quel est le message ? Quelle est l'intention qui se profile ? Quel genre de héros solitaire du carrefour suis-je devenu ?

Incapable de résoudre ces énigmes, même avec l'aide de mes doubles, surtout avec elles, et redoutant de plonger dans un bain saumâtre où la perplexité tournerait en consternation, je me prépare alors à subir l'irruption d'une sixième « chose particulière ». Rien ne peut plus m'en prémunir. Nu et désarmé, désespéré, déboussolé, je me sais exposé à tous les dérapages de la raison confinée qui me tient lieu de logis.

* * *

Cette nouvelle « chose particulière » se présente sous la forme, bien vivante et bien humaine, de Momo, le fils âgé d'une dizaine d'années de ma bienveillante voisine du premier étage. Il me rend visite sans prévenir au cœur de l'après-midi d'un dimanche ensoleillé, et muni de différents accessoires. C'est tout d'abord une boîte de pâtes de fruits : il sait, sans doute par sa mère, que j'en raffole et il la pose sans mot dire sur la table. Il extirpe ensuite d'un étui de cuir noir un petit drone – dont, toujours silencieux, il s'emploie aussitôt à déployer les ailes et les pattes sous mes yeux – assorti d'une tablette de pilotage avec écran de contrôle intégré. Au béotien à coup sûr technophobe que, sous l'emprise de ma très longue réclusion, je suis supposé incarner, Momo oppose un enthousiasme aussi contagieux que pédagogique. Il m'explique que ce « drôle de drone » – comme je qualifie illico l'engin pour afficher mon scepticisme de principe – est muni d'une caméra qui retransmet sur l'écran de la tablette tout ce qu'elle filme au gré de ses pérégrinations. Et ceci « en temps réel », précise-t-il fièrement. Sans se soucier de mon avis, et pendant que je grignote une ou

deux pâtes de fruit, il se rend à la fenêtre, l'ouvre toute grande et lance sa machine. Puis il m'en confie les manettes, dont la maîtrise s'avère d'une étonnante facilité. Je ne résiste pas longtemps à l'idée d'envoyer le « drôle de drone » frôler incognito, et de près, les balcons que j'observe de loin depuis tant d'années. Un dispositif intégré de sécurité m'interdit cependant de m'en approcher à moins d'un mètre, ce qui modère mon nouveau voyeurisme *high tech*, mais le zoom est efficace. Mes fidèles jumelles me semblent soudain révolues, héritières d'un autre siècle.

Au cinquième étage de l'immeuble qui me fait face, j'approche la caméra de la *bow-window* du salon. Un couple insignifiant, entre deux âges, somnole sur un canapé devant sa télévision. Je l'abandonne sans regret à son documentaire animalier au moment où un crocodile parvient à mordre la cuisse d'un zébu égaré dans le bras fangeux d'une rivière. Au quatrième étage, un autre couple, plus jeune, dont chacun a les yeux rivés au fond de son *smartphone*, semble s'invectiver à intervalles réguliers ; je ne peux m'empêcher de regretter pour eux qu'ils en oublient de se rapprocher, de s'enlacer et de gagner fiévreusement leur chambre, plongée en leur absence dans un triste clair-obscur. Au troisième étage, un adolescent immobile, les cheveux dans les lunettes et comme rivé à l'écran de son ordinateur, enfonce frénétiquement les touches du clavier sans jamais lever la tête. Au deuxième étage, une jeune femme fait de même et, au deuxième étage de l'immeuble adjacent, un jeune homme aussi. J'imagine qu'ils communiquent peut-être, sans se savoir si proches, au moyen d'un site de rencontre. Au premier étage, un jeune enfant lové dans un sofa est accaparé par les jeux que lui propose ou lui impose sa tablette pendant que ses parents font la sieste dans la chambre adjacente à la sienne.

Nulle part en revanche je ne décèle, porté par mon indiscretion, l'une de ces présences familières aux spectateurs nostalgiques de « *Fenêtre sur cour* » : un pianiste en mal d'inspiration devant les touches noires et blanches d'un autre type de clavier ; une femme désespérée écrivant à la main, encre et larmes mêlés, une lettre d'adieu avant de se diriger vers son balcon avec l'intention d'en enjambrer le parapet ; d'un meurtrier bourgeois et patibulaire s'efforçant de loger dans des valises métalliques les tronçons du corps de son épouse handicapée qu'il vient de découper après l'avoir poignardée sous sa douche ; d'une artiste plasticienne affairée à empoigner un bloc d'argile pour en faire naître des formes inédites...

Non, en ce beau dimanche après-midi urbain, ne sont captées et retransmises sur mon écran de contrôle que les silhouettes immobiles de résidents de tous âges enfermés dans la contemplation de leurs propres écrans.

Constatant mon désappointement du coin de l'œil, Momo éclate de rire, chipe un carré de pâte de fruit et se saisit des manettes. Il guide le drone vers ma fameuse fenêtre d'angle, où nos deux silhouettes figurent fondues dans un épais contre-jour. Puis il en balaye alternativement et à plusieurs reprises les deux versants, et l'image qui en résulte tangue comme une caresse. Soudain, il fait descendre l'engin d'un étage et il active le zoom. L'image traverse une fenêtre d'angle identique à la mienne. La mère de Momo y apparaît. Elle prépare du thé. Il zoome encore et, sur le moniteur, c'est maintenant son visage qui s'affiche, éclairé d'un sourire intérieur, d'une inédite douceur. Inédite ? Que sais-je au fond de cette femme qui semble tenue au sacerdoce de se soucier de moi tous les deux ou trois matins ? En cette après-midi finissante, son regard est celui d'un bouddha, vide et lumineux, ouvert aux circonstances. Et barré d'une mèche de cheveux blonds qu'elle ramène

lentement derrière son oreille avec un petit geste du menton en direction de l'épaule. De son menton creusé d'une délicieuse fossette, de son épaule si ronde sous le chemisier. Pour la première fois, je la regarde vraiment. Et je la trouve belle.

Sans cesser de me surveiller, Momo décide brutalement de rapatrier le drone vers le deuxième étage et de le laisser stationner un instant devant la fenêtre de mon studio. Après avoir éteint l'écran de contrôle, il saisit la petite machine du bout du bras comme on le ferait d'un pigeon voyageur, la replie et la range dans son étui avec la tablette. Puis il s'éclipse sans un mot et sans même un sourire, mais avec l'air grave de celui qui vient d'accomplir une mission délicate.

Quelques minutes plus tard, sa mère vient frapper à ma porte. Elle me propose une tasse de thé, me demande si j'ai apprécié les pâtes de fruit. J'accepte le thé, silencieux, interdit, timide. Et elle repart, me laissant seul devant la porte qu'elle vient de refermer sur elle, pas même deux minutes après que je la lui aie ouverte. J'entends ses pas dans l'escalier. Je réalise que, malgré toutes ces années, j'ignore jusqu'à son prénom.

* * *

De nouveau, je me dis que je dois « faire quelque chose ». Quelque chose de vraiment « particulier ». Et, pour la première fois, me vient l'idée qu'il me faut surtout sortir de ce studio, me décoller de la chaise, de la fenêtre, de la routine des jours et des nuits. Mieux, ou pire : rejoindre de tout mon corps de chair ce carrefour que je n'ai jamais fréquenté que de haut et de loin, du seul bout du regard – outillé soit-il ou non des jumelles, du polaroid ou de ce mouchard de drone. Mais comment faire, quand je persiste à tout ignorer de la force qui m'a enfermé et me maintient en ces lieux ? Des raisons aussi pour lesquelles ma belle voisine du dessous et ces espèces de travailleuses sociales et de travailleurs sociaux anonymes contribuent depuis si longtemps à m'entretenir au cœur de cette claustrophobie ?

J'y réfléchis pendant la longue nuit d'insomnie qui suit, la seule que j'aie eu à connaître pour autant qu'il m'en souvienne. A l'aube, alors que j'entends passer les premiers autobus, la solution m'apparaît comme une évidence trop souvent repoussée : je décide d'accepter de « tomber » – ce n'est d'ailleurs que d'un étage, me dis-je en souriant ! – oui de tomber amoureux de ma voisine du dessous. De ne plus me contenter des paquets de riz et des légumes qu'elle vient régulièrement déposer à mon intention avec le courrier. Ce courrier si exclusivement administratif qu'elle en a bien entendu déduit, et depuis longtemps, que je n'ai pas d'amis, pas de famille identifiable non plus. Il n'est pas si difficile de devenir amoureux d'elle : il suffit que je m'intéresse à elle. Or la caméra du drone me l'a révélée non seulement digne en chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes, mais digne d'intérêt aussi. Belle et séduisante. Au point qu'il ne me reste plus qu'à me laisser séduire. Et peut-être le devinera-t-elle assez vite.

Mais est-ce ainsi que s'engagent, dans la vie et dans les livres, les véritables histoires d'amour ? On les attend soudaines et torrides, si possible juvéniles. Empanachées par un élan réciproque que nulle objection raisonnable ne saurait éteindre, que nulle impulsion programmée n'aurait pu déclencher. Les références dont je me suis instruit, en autodidacte reclus, sont pétries de drames, de

transgressions majeures, de palpitations morbides, d'impasses suicidaires : Orphée et Eurydice, Ariane et Thésée, Paul et Virginie, Roméo et Juliette, que sais-je encore ? Adam et Eve ?...

Or, quand j'eus fini de me goinfrer, en milieu de matinée, des pâtes de fruit apportées la veille par Momo, je découvris au fond de la boîte, sous un semis de sucre, un petit carton avec l'inscription : « *De la part de Christine, votre voisine* ».

Alors quoi ? Elle, Christine... et moi, Djibril ? Christine et Djibril ? Djibril et Christine ? Depuis combien de temps et pourquoi Christine prend-elle soin de Djibril sans que Djibril ne s'interroge ? Et pourquoi a-t-il fallu, qui a voulu, que le drone de son fils vienne dérober et afficher l'image du beau sourire triste de « *Christine, ma voisine* » sur un médiocre écran pour que moi, le « *je ne sais par qui dénommé Djibril* », je décèle soudain la femme en elle ? Pour que mon attention se détourne enfin du spectacle affligeant de ce carrefour peuplé de marionnettes et vienne se poser sur une authentique créature ? Pour que je m'ouvre aux émotions qu'elle éveille soudain au plus profond de moi ?

« *Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour* », ai-je lu quelque part. Alors en quoi le quasi autiste que je suis devenu mériterait-il l'éventualité de celui de Christine ? « *Il n'y a pas de petit amour, il n'y a qu'amour* », avait aussi proclamé et répété, en rigolant, un vendeur de fripes et de bijoux de pacotilles au pied de mon immeuble lors d'un de ces pathétiques vide-greniers dont la municipalité tolérait la tenue sur l'avenue des Lumières au seuil de chaque été.

* * *

Improbable mais sans entrave, ce fut en tout cas un amour immédiat et heureux auquel Christine et moi nous livrâmes dès que j'en admis la possibilité et qu'elle en salua l'invitation – qui avait d'ailleurs été d'abord la sienne, hier après-midi, sous la forme d'une improbable tasse de thé. Elle n'avait rien attendu de moi jusqu'à présent, mais son inconsolable veuvage l'avait peu à peu rendue disponible à cette muette occasion de s'en extraire. Elle avait appris à me connaître autant que je m'étais employé à la négliger, résigné que j'étais à l'inéluctabilité de mon enfermement. Elle s'était alors convaincue de la possibilité que je parvienne moi aussi à m'évader, à me détacher de ma fenêtre, tout en sachant que ce serait difficile à obtenir. Mais elle l'obtint.

C'est ainsi que je découvris entre ses bras, à sa table et dans ses draps une série d'émois à ce point inédits que je me mis à oublier qu'il existât un deuxième étage au-dessus du premier. Et, quand il devint évident que Momo et sa sœur jumelle Elsa approuvaient ma présence auprès d'eux et de leur mère autant que je m'épanouissais au contact de la leur, ma conception de l'existence en fut bouleversée. J'entrepris de découvrir le monde des humains d'un peu plus bas, mais finalement de beaucoup plus haut, qu'auparavant et de chez moi. Et même, à commencer à le chérir.

Je réécrivis, au moyen des informations dont je disposais, une histoire qui aurait pu être la mienne. Le bébé, réincarnation de son grand-père, avait réussi à grandir, tout entouré qu'il était de l'affection discutable de ses deux parents vociférants. Parvenu tant bien que mal au seuil de l'âge adulte, il s'était fait des camarades qui, comme lui, aspiraient à vivre joyeux, libres, solidaires et le plus longtemps possible. Mais qui s'étaient fait durement réprimer quand ils avaient voulu communiquer

leur exigeant enthousiasme au plus grand nombre de leurs congénères. Après quoi on les voyait toutes et tous, et lui aussi, matin et soir, attendre leur bus ou en descendre, graves, furtifs et comme vaincus. Faisant mine d'être pressés à force de l'avoir été et, tant et plus, de l'être encore.

* * *

Christine voyait l'amertume qui continuait cependant à me tirailler à certains moments de la journée. Elle décida fort judicieusement de n'en tenir aucun compte. Le lit nous apaisait. Découverte pour moi, redécouverte pour elle, invention partagée, sidérante et exaltante pour tous les deux. D'autre part, et sans que j'aie tenté la moindre posture éducative ni médité le moindre effort relationnel, les deux enfants étaient d'un calme absolu. Ils m'abreuvaient de sourires et de mots gentils. Christine s'émerveillait de ce que devoirs scolaires avant le repas du soir et débarras des couverts ensuite soient spontanément effectués, et d'avoir plus généralement « meilleure prise sur eux », comme elle disait. Leurs dialogues et leurs trilogues, en ma présence ou non, se faisaient plus riches, plus fréquents, plus sincères, disait-elle aussi : une vraie vie de famille ! Elle décida manifestement de tourner la page du veuvage et d'écrire « Djibril » sur la page suivante. Quant à moi, j'étais perdu, éperdu, ravi, chaviré, abasourdi, inquiet toutefois devant tant d'imprévu et si peu de solitude.

Ce furent les enfants qui m'incitèrent à franchir un pas supplémentaire et à mettre fortuitement le pied dehors, pour la première fois depuis toujours. Ou depuis un temps si éloigné que cela s'était noyé dans l'oubli. La cause ou l'occasion provinrent d'une bête histoire de sandwiches préparés par leur mère, en vue d'une grande sortie scolaire annoncée sur le cahier de correspondance, mais restés sur la table de la cuisine. Christine était sous sa douche. Le temps que j'appelle les enfants du haut de l'escalier, ils avaient déjà descendu l'étage et atteint le trottoir. Sans réfléchir, je courus après eux, les hélai et les rattrapai avec l'intention de leur brandir gentiment sous le nez les deux sacs oubliés, avec les sandwiches, les fruits, les boissons et les serviettes. Se retournant, ils me lancèrent de grands sourires pleins de dents, saisirent les sacs, me remercièrent et reprirent en gambadant le chemin de l'école. Je les regardai s'éloigner, le cœur en joie, ému jusqu'aux lèvres, souriant à mon tour, quand soudain je réalisai la situation : il était huit heures du matin et j'étais là, au milieu des passants, en quasi pyjama, de plain-pied aux abords d'un carrefour que je ne connaissais jusqu'alors que de haut. Et nul ne s'en formalisait, sauf moi-même...

Je remontai de toute urgence me réfugier au premier étage. Pour m'empêcher de considérer ce qui venait de se passer, je préparai de façon un peu saccadée du café pour Christine, du thé pour moi. Elle sortit de sa douche, enveloppée d'une serviette. Je l'embrassai et lui racontai la scène des sacs de pique-nique et des enfants sur le trottoir. « *Eh bien, ce n'est pas trop tôt !* », commenta-t-elle en éclatant de rire, et je crus comprendre qu'elle complotait de longue date à ce que cela m'arrive, un jour ou l'autre, de me comporter enfin comme tout un chacun. Je fis mine d'être fâché. Elle vint vers moi en appliquant sa main contre sa bouche pour éviter de pouffer de nouveau, et je laissai à mon tour le fou rire me gagner, le front posé sur son épaule nue.

Tout le jour durant, Christine insista pour que je renouvèle et prolonge l'expérience. Le soir venu, Momo et Elsa me taquinèrent à ce sujet, chacun à sa façon. Mais je restais perplexe, et indécis. Sortir, soit, mais pour quoi faire ? Quoi faire d'autre et de plus que ce que j'avais longtemps souhaité voire tenté de faire depuis ma fenêtre d'angle ?

« *Quoi moi faire là ?* » si « là » est sinon ailleurs, du moins juste un peu plus bas ? Quitte à exprimer une nouvelle et résolue propension à vivre – il le faut bien, dès la naissance –, c'est-à-dire à vivre autrement et à le faire voir et savoir, comment vais-je m'y prendre dans le contexte de ce carrefour tout d'un coup mis à plat ? Je suis pris à mon piège de voyeur. Je deviens un « vu » possible, un vu qui peut voir autrement, mais à peine, et qu'est-ce que cela change, au fond ? J'ai beaucoup pris en voyant : que puis-je maintenant donner à voir ?

A force de malaxer les dilemmes, j'en viens à activer le rétroviseur. Quelle fut ma première réaction lorsque je vis les enfants repartir avec leurs victuailles ? Un sourire. En réponse aux leurs. Mais ils avaient alors déjà tourné le dos et je n'avais souri qu'à moi-même. La phase de test s'était cependant avérée concluante, puisque ma joie avait ensuite remonté l'escalier pour couler sur l'épaule, puis sur le dos et les reins de Christine. L'audace me gagne alors d'envisager la phase suivante : pourquoi ne pas ouvrir le marché des sourires (« *Il n'y a pas de petit amour, il n'y a qu'amour* », etc.), multiplier les occasions et les cibles ? Autrement dit : « *Puisque tu sais sourire tout seul dans la rue, souris-donc maintenant aux autres !* ». Vaste programme, ambitieuse mission, champ d'application à peu près vierge, mais niveau zéro de l'expérience ! Bref : défi insensé mais que, après m'être brièvement concerté avec moi-même, j'ai l'imprudence ou la sottise de vouloir relever. Sans rien en dire à Christine, qui ne m'en surveille pas moins du coin de l'œil.

Et, par un beau matin d'avril, sans prévenir personne, je me lance. Je n'ai pas encore mentionné l'existence d'une brasserie d'angle, située face à ma fenêtre d'angle, et qui, bien que terne et sans âme, cristallise à sa façon les pauses du matin et du soir, celles aussi du « plat du jour », qu'en guise d'échappatoire chacun peut s'octroyer entre deux obligations diverses. Les fréquentations s'y étalent donc, aussi banales qu'aléatoires. Vu de haut et d'en face, je n'ai jamais remarqué que rien de notable, sinon la récurrence de l'ennui du quotidien, ne s'y soit déroulé. Même et surtout entre midi et quatorze heures, lors du « créneau béni » (pour les tenanciers) des déjeuners-tickets-restaurant. Béni ? Quoiqu'il en soit, de part et d'autre, le matin-café y est le plus souvent mélancolique, parfois poétique, et la soirée-bière se veut roborative. Je devine, au demeurant, un chiffre d'affaire lisse mais conséquent. C'est cependant en ces lieux que je décide de m'installer, du matin au soir, au rythme règlementaire – dont on m'instruit assez vite – d'une consommation par heure (croque-monsieur ou part de pizza en sus lors du « créneau béni », à défaut de quoi je dois « libérer » ma petite table pour de plus juteux clients).

A l'exception des trois ou quatre moments où, soumis à ce régime diurétique, je dois m'éclipser aux toilettes, je consacre l'essentiel de mon temps, assis à mon coin de terrasse, à sourire à quiconque passe à ma portée, sur le trottoir devant la brasserie ou dans l'emprise de celle-ci. L'hypothèse de départ qui fonde cette attitude de principe repose sur la question suivante, mûrement délibérée : « *Puisque personne ne le fait spontanément, ni le matin ni le soir ni pendant le « créneau béni* », pourquoi ne pas m'employer à sourire sans conditions préalables à chacune de ces silhouettes urbaines, pour la plupart laborieuses, qui ne se confrontent sinon qu'à leurs reflets dans la vitrine ? ». L'hypothèse suivante pourrait conduire à un autre projet : celui de tester de temps à autre, en complément de mon sourire, un mot gentil et plus ou moins circonstancié. Mais, ne m'en sentant pas encore capable – ma sortie dans le monde est trop récente, et je manque d'inspiration – je décide de m'en tenir pour l'instant aux seuls sourires.

Installé, avec mon *sweet-shirt* et ma gabardine, de préférence en terrasse, donc, sauf en cas de pluie, je consacre ainsi une dizaine d'heures chaque jour à découvrir les dents et à plisser les yeux à l'intention de tous les passants et, plus encore, de celles et ceux qui viennent s'attabler dans les parages. Ils font ce qu'ils veulent de mon sourire – la plupart du temps pas grand-chose. Certains s'en offusquent, d'autres s'interrogent et détournent le regard. Nombreux sont ceux qui ne remarquent rien ou font mine de n'avoir rien vu. Peu m'importe. En apprenti rationaliste, je mise sur la répétition et je vise le petit quota au sein du grand nombre. Je sème des sourires, sans garantie sur la récolte, mais j'aurai au moins essayé, et sans doute quelques graines finiront-elles par germer au hasard des semailles.

Avec les loufiats qui, blasés de profession, observent mon manège avec abnégation, j'ai fini par négocier la desserte d'une grande théière toutes les deux heures et, à midi, d'une simple omelette au fromage et aux fines herbes que je déguste aussi lentement que possible. Quand vient le soir, pour cause de densité de la clientèle, il m'arrive de manquer de sourires en magasin. Je me débrouille. Je m'installe parfois au comptoir, où je peux me montrer sinon plus efficace, du moins plus efficient. Mes babines se soulèvent parfois, si besoin, en direction de groupes de soiffards qui me prennent pour un niais et haussent les épaules. Au bout du troisième soir, Christine, plissant les yeux de malice et sans porter de jugement sur ce à quoi j'emploie désormais mes journées, exige en tendre *manager* que je lui fournisse des statistiques, que je lui livre un *reporting*. voire un « *retex* », un « retour d'expérience », comme on dit dans l'agence de communication où elle travaille à mi-temps.

Mais en réalité, je ne sais toujours pas « *quoi moi faire là* ». Attablé et disponible – mais personne ne s'approche vraiment pour autant, ou parfois pour m'engueuler sans motif précis et s'enfuir aussitôt fait –, je ne cesse de lancer des sourires à tout va avec l'air de promettre des résurrections au coin de la rue. Non, personne ne vient s'asseoir près de moi, du moins en face de moi. Ou bien si rarement, mais à une table adjacente et sans raison précisément liée à ma présence, le temps d'un café, d'un jus de fruit, d'une bière ou d'un « plat du jour », mais sans rien me dire au sujet de mon sourire.

Ce n'est pas grave. Je ne suis pas déçu. Je n'attends rien de mes avenants sourires de façade. Alors je continue. On me croira ou me dira peut-être fou. Mais je me plaiderai alors l'absence de toute « altération de mon discernement » et j'assumerai d'avoir quitté, en toute connaissance de cause, une fenêtre d'angle pour une terrasse d'angle. Même lorsque, de rares temps à autres, je finis par tenter quelques « mots gentils » en complément de mes sourires, je reste aussi inaudible et invisible que lorsque je stationnais dans mon studio du deuxième étage.

* * *

Un beau matin, je vois passer l'une des femmes en capeline grise qui passait régulièrement, en semaine, « s'occuper de mes affaires ». Je me souviens qu'elle le faisait très bien, sans – j'y insiste – que je n'ai jamais su pourquoi. Je lui lance un large et franc sourire de premier choix de derrière ma théière. Elle me considère sans moufter et puis s'éloigne. M'a-t-elle reconnu ? Et si oui, que lui inspire mon « évacion » ? Je ne le saurai sans doute jamais non plus.

Mais, du coup, je cesse soudain d'effeuiller mes sourires à la cantonade. Je me prends même à rêver de grimaces. Tout cela me semble vain. Enfermé-planqué derrière ma fenêtre ou exposé en pleine terrasse, jouant une partition solitaire ou une partition collective, petit rictus ou grand souris aux lèvres, il en va de même : je n'ai de prise sur rien, et je n'en ai jamais eu. Il s'ensuit que rien n'a de prise sur moi non plus. Rien. Pas même l'intention futile, pour ne pas dire le désir ardent, de sauver l'humanité du désastre qu'elle se tisse et se promet sous mes yeux. Et peu importe que j'observe son lent suicide installé au second étage ou depuis le rez-de-chaussée. Il ne me reste qu'à sauver ma propre humanité.

Pour changer, je commande une bière. Je remonte le col de ma gabardine, et je lève les yeux vers mon ex-fenêtre. Puis, le souffle coupé, je les écarquille. Vient de l'ouvrir un homme qui n'est autre que moi-même. Il se penche un peu pour mieux m'observer et comme pour m'interroger du regard. Puis il me fait un petit signe – d'adieu ? – et s'éclipse dans la pénombre du studio. A l'étage du dessous, Momo et Elsa préparent un lancer de drone, sous l'œil attentif de Christine. Je me remets à sourire lorsque je réalise qu'ils le pilotent en ma direction.

Je règle ma consommation, et je traverse la rue. Par la caméra, ils me verront rejoindre le seuil de notre immeuble, mais ils ne pourront qu'entendre mes pas dans l'escalier.

Cotonou – Paris – Janvier-Mars 2024

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Fenêtre d'angle - 2024

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2024

Paris, 2024

ISBN 979-10-394-0662-8